
Florence Burgat, *L'Humanité carnivore*

Paris, Le Seuil, 2017, 470 p., bibl., index.

Françoise Armengaud

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30446>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 166-168

ISBN : 978-2-7132-2689-2

ISSN : 0439-4216

Référence électroniqueFrançoise Armengaud, « Florence Burgat, *L'Humanité carnivore* », *L'Homme* [En ligne], 222 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30446>; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Florence Burgat, *L'Humanité carnivore*

Paris, Le Seuil, 2017, 470 p., bibl., index.

Françoise Armengaud

RÉFÉRENCE

Florence Burgat, *L'Humanité carnivore*. Paris, Le Seuil, 2017, 470 p., bibl., index.

- 1 Tel un (sanglant) fil rouge, une question ouvre, parcourt et clôture – avec ses échappées d'avenir – cet ouvrage remarquable par la richesse de sa documentation et la pertinence de ses interrogations : pourquoi l'humanité est-elle devenue carnivore ? Et aussi : pourquoi l'est-elle encore ? Le but est de comprendre l'*institution* du fait carnivore, de le scruter, nous dit Florence Burgat, « de l'intérieur, à partir de sa logique, de ses discours et de ses pratiques » (p. 32). Sans omettre ce paradoxe : l'humanité a institué ce régime au moment où elle pouvait s'en passer. Consacré aux mythes, légendes et contes, un chapitre (le chapitre VI) révèle à quel point le destin carnivore de l'humanité ne va pas de soi : il a besoin d'explication.
- 2 Avec la question principale « Pourquoi carnivore ? », se décèle la constatation que Florence Burgat formulait déjà dans ses premiers écrits, à savoir la généralité de *l'oubli de l'animal*¹. Elle l'affirme à nouveau : la vie des animaux n'est presque jamais pensée « comme le déroulement d'une existence en propre, d'une suite d'expériences uniques et irremplaçables dont l'individu est le centre unificateur » (p. 16). Ne pas le reconnaître est l'une des critiques fondamentales qu'elle adresse aux « sciences humaines » qui traitent des relations des humains aux animaux. Notons bien que cette critique tient à l'approche de la discipline elle-même. Toutefois il ne s'agit pas, ou plus, de plaider directement la cause animale. Ici, c'est l'humanité elle-même qui est mise en question, faisant l'objet d'une vaste enquête, une investigation approfondie sur l'histoire et la préhistoire, l'anthropologie et l'ethnologie, la mythologie. Précisons. La philosophie met les présupposés, surtout les intérêts (comme tels impensés), des

sciences humaines en question. Un des chapitres (le chapitre III) a pour but de montrer comment, en constituant l'alimentation en objet de recherche à comprendre « essentiellement dans son idéalité (le “bon à manger” est d'abord “bon à penser”), la sociologie et l'anthropologie ont enfermé l'analyse dans une circularité qui ignore l'animal dans la pièce cuisinée » (p. 35). Ce qui intéresse l'ethnologue ou le sociologue, c'est moins l'animal que ce qu'il fait dire ou fait faire. Toujours l'oubli.

- 3 L'orientation épistémologique de Florence Burgat est délibérément pluraliste : il n'y a pas de clé, pas d'explication simple ou de raison unique à cette option carnivore, et, ici comme ailleurs, le caractère feuilleté, stratifié, de la réalité ne peut être ignoré. Si certains arguments sont d'ordre nutritionnel (les fameuses protéines), d'autres se réfèrent à la norme sociale, aux coutumes, on va d'une « affaire de goût » à la revendication d'un « humanisme viril ». Plusieurs couches de signification cohabitent et ne s'équivalent pas. C'est leur rôle au sein de ce qui se révèle être un système qu'il convient d'identifier tout en sachant qu'il n'y a en aucun domaine une cause unique, ou une explication unique. Si l'auteure l'affirme, toutefois, elle donne la préférence *in fine* à une explication qui va bien au-delà de la psychologie ou de la psychanalyse, et qui est d'ordre spéculatif : pulsion de mort (Freud, donc, plutôt que Marx), ou encore haine, comme chez Adorno et Horkheimer, ce qui, chez ces derniers, touche à une critique radicale de la raison. De quel côté en effet chercher la raison de ce choix humain ? Il semble que ce soit celui d'une idéologie : « Dans la manducation des animaux il en va de l'affirmation la plus radicale de la différence anthropozoologique » (p. 12). Ce que pour ma part j'appellerai l'*horribilis hypothesis*... Florence Burgat suggère en effet qu'au-delà de l'attachement culinaire à la viande, l'humanité tient peut-être surtout à la relation meurtrière aux animaux, marque de sa domination.
- 4 Le carnivorisme s'inscrit-il dans les origines de l'humain ? Plus encore : « La chasse a-t-elle fait l'homme ? ». C'est le titre du chapitre II, où Florence Burgat examine ce que les Anglo-Saxons nomment la *hunting hypothesis* et la *scavenging hypothesis* (« hypothèse du charognard récupérateur »). Après avoir mené une contestation très argumentée de la thèse d'une origine cynégétique de l'homínisation, elle conclut, avec une ironie toute voltairienne, que la chasse peut devenir une sorte de phénomène qui « totalise toutes les dimensions de la vie spirituelle ». Je ne résiste pas au plaisir de la citer : « Puissance immanente et transcendante à la fois, la chasse aurait su réveiller et exploiter le gisement métaphysique resté en sommeil chez le primate frugivore » (p. 74). La nébuleuse conceptuelle du sacrifice (chapitre IV, intitulé « Le génie de sacrifice ») fera office de cible majeure pour cette critique assez radicale. Car c'est au sacrifice, à sa pratique et aux interprétations auxquelles il donne lieu, aux controverses qui l'entourent, que revient la place centrale dans l'architecture du livre. Déterminer le champ du sacrifice, examiner les théories qui vantent le mérite du sang versé, analyser la structure épistémologique de ce dispositif, telle est la tâche en terrain « labyrinthique ». Elle évoque sa présence continue et massive dans la Rome antique, la Grèce, le monde arabe pré-islamique, la Chine ancienne, la société aztèque, aussi bien dans le rituel que dans les repas quotidiens (qui finissent par se confondre). Le projet de Florence Burgat est de mettre en doute quelques « croyances tenaces » concernant « la consistance, la profondeur, la gravité ou encore les prétendues vertus du sacrifice » (p. 162). Du sacrifice, elle opère ainsi la déconstruction. Voire la dissolution, de ce qu'on nomme tel, l'objet, et ce qui en est dit, ce dernier point constituant peut-être l'essentiel : « Le sacrifice n'existe que pour autant qu'il fait parler de lui ». Quant aux fonctions habituellement reconnues au sacrifice, à savoir la substitution d'une violence

bénéfique pour les humains (et dirigée contre les animaux) à une violence mauvaise (interhumaine), l'ordonnement et la pacification des sociétés humaines, l'auteure montre que ce sont des leurres en menant une critique serrée à l'égard notamment des thèses de René Girard et de Lucien Scubla. Elle profite de cette étude pour battre en brèche une thèse contemporaine souvent entendue, comme quoi tout le mal viendrait de l'industrialisation. Cette thèse de la « bonne mort ritualisée » contre la « mauvaise mort industrialisée » rejoint les idées anciennes de la proie consentante ou bienveillante.

- 5 La chair humaine a, paraît-il, bon goût. C'est ce que nous apprenons dans le chapitre V consacré à l'anthropophagie : le cannibalisme. Plus particulièrement dans sa forme gastronomique. Où l'on apprend aussi que l'interdit dont on le crédite habituellement n'est pas si répandu que cela ! Quant aux réponses des anthropologues à la question de l'origine du cannibalisme, elles s'inscrivent dans le sillage de deux grandes perspectives épistémologiques adverses que Florence Burgat renvoie dos à dos : d'une part, le matérialisme qui, ne reconnaissant que la raison utilitaire, l'explique par un besoin de protéines carnées, de l'autre, l'idéalisme, la raison « symbolique ou signifiante » qui, autonomisant la culture qui devient elle-même l'utilité, fait la part belle au rite, au symbolique, au religieux. On notera que, selon l'auteure, le zoocarnivorisme et le cannibalisme humain ne sont pas l'un à l'égard de l'autre dans un rapport d'opposition, mais au contraire de miroir.
- 6 Quelle issue envisager ? Florence Burgat précise qu'elle n'écrit pas une apologie du végétarisme, mais elle le défend contre une interprétation erronée. En effet, la socio-anthropologie de l'alimentation enferme le végétarisme dans une pratique alimentaire, alors qu'il est la conséquence d'une considération morale portée aux animaux. L'humanité peut-elle sortir du régime carné ? Ce dernier est entendu moins au sens d'un ensemble de prescriptions alimentaires que comme une institution par laquelle « l'humanité s'assure que du sang animal est continuellement versé pour elle ? ». Bien que sans trop d'illusion sur les capacités morales de l'humanité, la réponse ne se veut pas entièrement pessimiste. En effet, le principe d'équivalence (du sanglant au non sanglant) présent au sein de la structure sacrificielle rend possible la substitution à l'élément meurtrier d'un élément non meurtrier : par exemple, les substituts simili-carnés, la viande *in vitro*.

NOTES

1. Florence Burgat, *Animal mon prochain*, Paris, Odile Jacob, 1997.